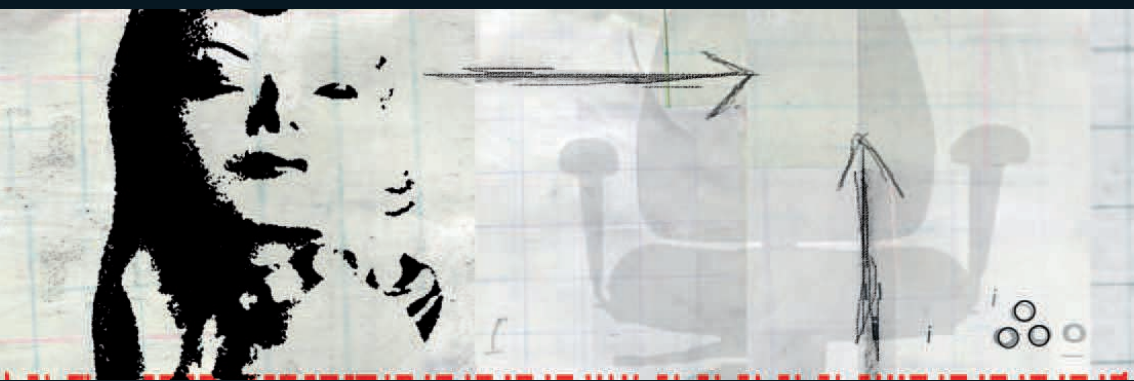


ANNA  
GRUE

LE BAISER DE JUDAS



  
Gaïa  
polar

# ANNA GRUE

## LE BAISER DE JUDAS

Traduit du danois par Laurence W.Ø. Larsen

Ex-designer au physique charmeur, Dan Sommerdahl enfle la casquette de Détective chauve avec une classe et un naturel effrayants. Effrayants pour sa femme, Marianne, qui ne se rappelle pas avoir épousé un justicier défendant la veuve et l'orphelin. Effrayants aussi pour son meilleur ami, Flemming Torp, le commissaire de Christianssund. Son copain d'enfance aurait une fâcheuse tendance à empiéter sur ses plates-bandes.

Cette fois, c'est une professeur d'arts plastiques qui est dans l'impasse. Après l'avoir séduite, un bellâtre de 25 ans son cadet s'enfuit avec une coquette somme qu'elle avait gagnée au loto. Le Détective chauve se lance à ses trousses, quitte à s'égarer dans les rues de Goa en Inde. De son côté, le commissaire est aux prises avec une affaire de meurtre au sein d'une secte religieuse. Les deux affaires révèlent des liens troublants qui invitent le détective et le commissaire à un pas de deux acrobatique et jubilatoire.

Anna Grue est née au Danemark en 1957. Elle débute sa carrière comme graphiste puis journaliste dans la presse écrite. Elle se voit rapidement confier des postes de rédactrice en chef, puis participe à la création de plusieurs revues. Elle publie son premier roman en 2005 et décide, deux ans plus tard, de devenir écrivain à plein-temps.

Après *Je ne porte pas mon nom*, *Le baiser de Judas* est le deuxième opus d'une série de polars mettant en scène Dan Sommerdahl, dit « le Détective chauve ».





# Le baiser de Judas

du même auteur  
chez le même éditeur

*Je ne porte pas mon nom* (2010)

Anna Grue

Le baiser de Judas

traduit du danois par Laurence W. Ø. Larsen

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com  
www.gaia-editions.com

---

Titre original :  
*Judas Kysset*

Illustration de couverture :  
© Marion Brosse

---

© Anna Grue og JP/Politikens Forlagshus A/S, København 2008.  
Published by agreement with Licht & Burr  
© Gaïa Éditions, 2012, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-240-3



*Balleslev, une banlieue de Christianssund, jeudi 1<sup>er</sup> mars 2007*

Un jeune hérisson se frayait un chemin à travers l'épais tapis de feuilles pourrissantes. Il s'était éveillé de son sommeil hivernal quelques semaines trop tôt, trompé par le redoux de février. Puis la température avait chuté, proche du zéro à présent, et le petit hérisson grelottait. Pour résister, il lui fallait se bourrer du maximum de calories. L'animal ne se donnait pas beaucoup de peine pour se cacher ou être silencieux. Bien qu'il se trouvât dans une zone d'habitation très peuplée, pas un son ne lui parvenait des êtres sur deux pattes à cette heure du jour. Les oiseaux s'endormaient en frétilant, une souris courait sur l'amas de feuilles et, au nord du parc, un chat tigré se glissait silencieusement sous les buissons.

Quand le hérisson eut longé la clôture sur quelques mètres en direction du jardin voisin, il s'immobilisa un instant, les narines frémissantes. Il se trouvait près d'une cabane de jardin dont la porte était entrebâillée. L'étroite ouverture laissait échapper une odeur qui excita la curiosité du petit animal affamé. D'une certaine manière, c'était une odeur de nourriture – un ver de terre ou un escargot écrasé, un souriceau nouveau-né – et d'une autre, c'était tout différent. Ç'avait été vivant, assurément... mais était-ce mangeable ? Le hérisson s'avança jusqu'à l'entrebâillement de la porte. L'odeur s'intensifia, douceâtre et forte à la fois. L'animal demeura une minute dans l'ouverture, flairant et reniflant. Quoi que ce fût, ce qui était étendu là n'était pas seulement mort, c'était aussi grand. Très grand. Bien trop grand pour un petit hérisson. L'instinct de survie l'emporta finalement sur la curiosité. L'animal jeta un dernier regard par la porte, fit volte-face et s'enfuit à une vitesse étonnante. Quelques instants plus tard, il disparaissait dans la haie, à la recherche d'une proie d'une taille plus appropriée.

Bien des heures devaient s'écouler avant que d'autres s'aperçoivent que quelque chose n'allait pas. Ce ne fut qu'en fin

de matinée que certains collègues du mort commencèrent à s'étonner ; Mikael n'avait pas l'habitude d'arriver aussi tard, se disaient-ils les uns aux autres. Et ils reprenaient la même phrase chaque fois que leur chef, à intervalles de plus en plus rapprochés, passait la tête dans le grand espace de travail pour s'enquérir du jeune employé. À 10 h 30, sa plus proche collaboratrice avait déjà appelé son fixe, comme son mobile, à de nombreuses reprises, en vain. Elle entra chez la directrice.

« Je n'aime pas ça, dit Lotte.

– Moi non plus, dit la directrice. Est-ce que tu pourrais aller chez lui pour voir si tout va bien ? »

Elle lança une clé de voiture qui décrivit une courbe gracieuse au-dessus du bureau luisant.

« S'il n'est pas là-bas, il faudra appeler les hôpitaux. »

Lotte sortit, traversa les bureaux jusqu'au parking et s'installa dans la petite voiture de fonction bleu foncé couverte de logos et de slogans de la société. Elle effectua le court trajet jusqu'à Ballestev, à la limite est de Christianssund, un quartier tranquille où les pavillons de brique jaune alternaient avec des maisons jumelées derrière des grilles blanches. Le coin foisonnait de conifères, thuyas, sapins, ifs... Les jolis petits arbustes plantés dans les années soixante, du temps où les gens emménageaient dans les maisons neuves, étaient devenus des monstres menaçants, obstruant tout rayon de soleil. Lotte stationna devant l'une des maisons jumelles du clos Kipling, celle à la boîte à lettres bleu cobalt. Inutile de vérifier, elle était déjà venue quelques mois auparavant chercher Mikael pour l'accompagner à un séminaire de deux jours à l'hôtel Nyborg Strand. Il avait semblé un peu gêné d'habiter encore chez sa mère. À juste titre, pensait-elle maintenant en gravissant les quelques mètres qui la séparaient de la porte d'entrée. En tout cas, il n'avait plus eu aucune chance avec elle depuis ce jour. Elle entendait distinctement le bruit de la sonnette à travers la porte mais à part ça, tout était silencieux. Pas un son non plus dans la maison lorsqu'elle sonna pour la deuxième et la troisième fois, ni quand elle s'agenouilla pour appeler par la fente pratiquée dans la porte pour le courrier. Elle resta recroquevillée, écoutant attentivement, mais ne perçut aucun signe de vie.

Lotte se releva, épousseta un peu de saleté de ses genoux, puis

elle gagna le trottoir et tourna à droite pour sonner à la porte du voisin le plus proche. On ouvrit tellement vite qu'elle comprit que l'homme, chétif d'apparence, l'avait observée. « Oui ? » dit-il. Il était maladivement maigre, la peau sèche comme du papier à cigarette, de grands cernes sous les yeux.

« Excusez-moi de vous déranger, dit-elle avec un sourire qu'elle espéra tout à fait désarmant. Je m'appelle Lotte Bendtsen, je suis une collègue de Mikael, le fils, au numéro 14. » Sa main tendue passa inaperçue. Elle la laissa retomber. « J'ai pensé que vous aviez peut-être...

– Ils sont en voyage », dit-il en repoussant la porte.

Lotte en saisit la poignée pour gagner quelques secondes.

« Tous les deux ?

– Le fils travaille. Vous devez le savoir puisque vous êtes sa... *collègue*. » Il fit sonner le mot comme une insinuation grossière.

« Oui mais justement... » Lotte tenait toujours la poignée. « Il n'est pas venu au bureau et je m'inquiète un peu...

– Je ne sais rien. Allez-vous-en. » Cette fois il claqua la porte laissant Lotte fixer le verre jaune ouvragé du vasistas. Elle eut envie de briser l'affreuse vitre et de crier quelque chose de pué-  
ril à ce schtroumpf grognon mais elle garda son sang-froid et retourna à la voiture.

Elle s'arrêta pour étudier la rangée ininterrompue de maisons. Elles étaient collées les unes aux autres, on ne pouvait pas les contourner. Il fallait les traverser pour passer du jardin de devant à celui de derrière. Comment les gens faisaient-ils pour tondre le gazon des deux côtés ? Est-ce qu'ils traînaient la tondeuse sur la moquette pour passer l'aspirateur ensuite ? Lotte avait peine à le croire. Il devait y avoir un autre chemin menant au jardin arrière. Elle marcha jusqu'au bout de la rue et tourna au coin. C'était ça. Entre les deux rangées de pavillons dos à dos, courait un large sentier bordé de chaque côté de hautes clôtures percées de portillons. Le nom et le numéro de la rue étaient soigneusement inscrits sur chaque portillon et la plupart d'entre eux étaient également équipés de solides cadenas. Quand Lotte vit que le portillon du numéro 14 était entrouvert, elle ressentit un tel soulagement qu'elle en oublia de se demander pourquoi le cadenas et le porte-cadenas se trouvaient par terre. Les deux éléments étaient toujours assemblés et les huit vis dans leurs

trous comme si le tout avait été arraché d'une traction de pied-de-biche.

Lotte s'engagea prudemment dans l'allée du jardin tout en épiant une quelconque vie derrière les fenêtres de la maison. Du coin de l'œil, elle surprit le léger mouvement d'un rideau dans le pavillon voisin et la crainte de voir la police surgir d'un moment à l'autre et l'appréhender la fit s'immobiliser un instant, puis elle se secoua et poursuivit vers la maison. Elle mit ses mains en visière et les colla à la fenêtre du rez-de-chaussée. Un salon, assez anonyme ; des meubles de cuir noir, un écran de télévision plat, surdimensionné, des violettes Saintpaulia sur le rebord de la fenêtre. Une assiette sale était posée sur la table de verre avec un verre de lait presque vide et un morceau d'essuie-tout froissé. Elle frappa la vitre de ses poings et appela Mikael mais n'obtint aucune réponse.

Un instant, Lotte envisagea de pousser la table du jardin contre le mur et de poser une chaise dessus pour grimper et regarder par une fenêtre du premier étage, mais elle y renonça. Si l'imbécile d'à côté avait vraiment averti la police, ça n'arrangerait pas franchement ses affaires que les forces de l'ordre la trouvent juchée sur une échelle improvisée. C'est seulement en revenant vers le portillon qu'elle remarqua la cabane de jardin peinte en vert et si couverte de lierre qu'elle ne faisait presque plus qu'un avec le bosquet dans le coin le plus reculé du jardin. La porte de la remise était entrebâillée. Lotte la tira légèrement. Elle n'eut même pas le temps de le regretter, le battant pivota lentement, et s'ouvrit en grand. Ce qui gisait là était bien visible.

La porte du cabanon craqua bruyamment et le cri hystérique de Lotte couvrit un instant le son des sirènes qui se rapprochait. C'en était fait de la paix au clos Kipling.

Le reste de la journée, ce ne furent qu'incessantes allées et venues d'étrangers derrière le barrage, techniciens de la police scientifique, médecins légistes, photographes de la police, sauveteurs, police criminelle en civil, dont certains habitants du quartier et un groupe de journalistes suivaient les agissements de l'autre côté du cordon rouge et blanc. Même ceux qui tentaient de se tenir à l'écart furent impliqués. L'irascible voisin, qui s'avéra être affecté d'une grave maladie des reins, fut interrogé à plusieurs reprises au cours de la journée tout comme Lotte

dut fournir des explications détaillées et ses empreintes digitales avant de pouvoir accepter le calmant que lui administrait le médecin.

À part la mère de la victime, qu'on dut ramener chez elle, en état de choc, de la retraite religieuse à laquelle elle participait, Lotte était la plus éprouvée par les événements. La vision du cadavre de Mikael Kjeldsen s'était gravée dans sa rétine ; elle ne s'en débarrasserait jamais, quel que fût le nombre de psychologues et de thérapeutes qui s'efforceraient de l'y aider. Cependant, même si elle ne devait jamais l'admettre devant quelqu'un, elle était soulagée de n'avoir pas vu le visage de Mikael mort. Elle n'osait pas penser à ce qu'elle aurait ressenti en fixant une dernière fois ses yeux bleus, vides, l'ébauche de sa moustache clairsemée, pathétique jusque dans la mort. Le corps gisait sur le ventre, les jambes vers la porte, entouré d'herbes dans des pots brisés, de rouleaux de ficelle à moitié dévidés et d'une quantité de tuteurs de longueurs variées. Son bras gauche était à moitié caché sous sa cuisse ; le droit étendu en avant s'était écrasé contre le mur de la cabane, fracturé en un angle affreux. À la place de sa tête se trouvait une boîte grise, massive, un écran d'ordinateur, un de ceux peu maniables que l'on produisait autrefois. Ça pèse combien un écran comme ça ? Huit, dix kilos ? Il était disloqué dans un chaos de sang, d'éclats de verre, de fragments d'os, de masse cérébrale, si près du sol de béton que cela ne laissait aucune place pour une tête au-dessous. Lotte se figurait que quelqu'un avait lancé avec force cet écran à la tête de Mikael, peut-être à l'instant où il tendait la main vers quelque chose sur une des étagères. Elle pourrait essayer de refouler l'image de son corps mutilé, mais elle savait qu'elle n'y parviendrait jamais.

Et jamais non plus elle n'oublierait la vision du sang. Il y en avait partout, couvrant le sol, imprégnant le jogging et le tee-shirt du jeune homme ; il avait giclé sur les cloisons de planches et recoloré la tondeuse à gazon, comme vaporisée d'une nouvelle teinte rouge sombre. Et puis il y avait l'odeur, lourde, fade, métallique. Semblable à celle qui se dégage de l'emballage d'un rôti de bœuf au moment où on l'ouvre. En pire. Jamais, jamais plus elle ne regarderait un film d'horreur, pensait-elle et, en une atroce association, sa conscience produisit une idée intempestive : qui allait nettoyer l'appentis après tout ça ? Il était inconcevable que

la mère elle-même dût éliminer les restes de son unique enfant. Si Lotte avait été d'une plus robuste constitution, elle aurait peut-être offert son assistance, mais en l'état actuel des choses, il lui fallait se tenir à distance.

La dernière pensée qui lui vint avant de s'endormir enfin fut celle de l'étrange dessin en filigrane que portaient les dalles devant la remise, un délicat ruban de petites pattes rouge sombre semblables à celles d'un très petit animal qui se serait approché un peu trop près lorsque le sang était encore frais.

*Première partie*





*Samedi 3 mars 2007*

Le pâle soleil du petit matin se coulait entre les lamelles des persiennes, il touchait le pied du lit, le bord du drap qui pendait, effleurant le sol. Ursula avait mal au dos mais elle ne voulait pas bouger, risquer de le réveiller. Elle voulait profiter du spectacle de son jeune amant sans qu'il le sache. S'il devinait qu'elle l'observait, il lui rendrait peut-être son intérêt et elle n'avait aucune envie qu'il vît sa peau nue à la lumière du jour. Il ne faudrait pas non plus qu'il s'avisât du contraste entre son épiderme flasque, couvert de taches de rousseur et la soie de sa propre peau qui l'enveloppait, si souple et ajustée que chaque muscle, chaque tendon, chaque saillie d'un os se dessinaient nettement, comme sculptés dans le marbre clair. Ursula se crispait chaque fois qu'elle entrevoyait la peau molle et sans consistance de son propre ventre contre le bas-ventre ferme et plat de Jakob, le gras tremblotant de ses bras contre ses biceps bien profilés. Ses cinquante-trois ans contre ses vingt-neuf printemps.

La première heure du matin était si précieuse, elle osait à peine respirer de crainte d'en briser le charme.

Jakob ouvrit soudain les yeux. Il la fixait mais elle avait du mal à distinguer l'expression de son visage. Quinze centimètres seulement séparaient leurs deux têtes, beaucoup trop peu pour qu'il soit pour elle autre chose qu'une image floue. Ursula n'avait pas l'habitude de porter des lunettes au lit, elle eut le réflexe de rejeter la tête en arrière pour accommoder mais elle se retint et sourit à la place. Il referma ses beaux yeux gris-bleu sans sourciller. Fausse alerte. Il dormait encore. Il mâchonna dans son sommeil et se retourna, emportant toute la couette avec lui dans son mouvement. Cela ne faisait rien. Ses bouffées de chaleur sauraient lui tenir chaud même si elle n'était plus couverte que par sa chemise de nuit légère. Avec précaution, Ursula se cala dans une position plus confortable ; la douleur de son dos se calma immédiatement. Elle poussa un soupir de soulagement, agita ses pieds et sentit aussitôt son sang circuler plus librement. Elle s'obligea à respirer calmement et sans bruit, à se convaincre qu'il ne se réveillerait

pas avant une heure. Elle préservait la solitude de ces premières heures de la matinée, le seul moment de la journée où elle pouvait méditer sur sa chance extraordinaire, sans être dérangée.

Ursula Olesen connaissait Jakob Heurlin depuis quatre mois, une semaines et deux jours et, littéralement, pas une minute ne s'était écoulée durant cette période sans qu'il occupât ses pensées. Lorsqu'elle faisait cours, regardait la télévision, mangeait, buvait, allait aux toilettes. Tout le lui rappelait. La sensation de l'étoffe sur la peau quand elle passait la tête dans l'encolure d'un chemisier repassé de frais ; le son des nouvelles à la radio à travers la porte de la cuisine ; le goût des biscuits à la cannelle desséchés ; la vue d'un trait de pinceau turquoise sur une toile blanche. Son âme s'en était imprégnée comme son corps l'avait reçu, ne faisant qu'un avec le sien. Pas seulement lorsqu'ils faisaient l'amour, mais tout le temps. Il était en elle, une partie d'elle.

Bien sûr, Ursula avait aimé auparavant. Assez pour s'être mariée deux fois ; assez pour avoir engendré sa fille Anemone ; pour avoir pleuré, inconsolable, quand les mariages avaient pris fin. Mais jamais, jamais comme maintenant. Jamais dans le passé elle n'avait ressenti la magie d'un tel... Ah, oui, d'un tel miracle. C'était bien le mot, pensa-t-elle en laissant glisser son regard le long du dos nu de Jakob. Les rais de soleil baignaient maintenant l'une de ses omoplates, sa nuque, le beau tracé des muscles de chaque côté de la courbe parfaite de sa colonne vertébrale. Il portait un petit tatouage de forme allongée sur l'épaule droite, un mot qui ressemblait à de l'hindi.

### *Prayascitta*

Il signifiait « couleur », lui avait-il expliqué. Un choix évident pour un homme qui consacrait sa vie professionnelle à la peinture, ou plutôt au matériel nécessaire à la peinture. C'était ce qui les avait amenés à se rencontrer ; leur passion pour l'art.

Ursula avait passé le plus clair de sa vie à enseigner la peinture et la photographie dans des cours du soir et des lycées techniques. Après son dernier divorce, presque douze ans plus tôt, elle avait pourtant sollicité et obtenu un poste dans un internat d'enseignement alternatif, l'École d'Egebjerg – une situation qui lui fournirait un logement de fonction. L'appartement lui avait

paru un peu vide lorsqu'Anemone était partie étudier à Berlin quelques années auparavant, mais il est difficile de se sentir seule quand on vit avec quatre-vingts ou quatre-vingt-dix élèves, onze collègues qui, plus ou moins par automatisme, viennent aussi constituer votre sphère privée. Passée la période d'adaptation, la vie de célibataire sans enfant ne l'avait donc pas vraiment gênée et elle s'était faite sans trop de regrets à l'idée d'être seule pour le restant de ses jours.

Elle n'était pas belle, en tout cas pas à ses propres yeux. Mais son épaisse chevelure, coupée en carré bien net et qu'elle colorait au henné, ses yeux bruns pleins d'humour, sa façon vive, énergique, de se mouvoir conféraient à son apparence quelque chose de fascinant, qui ne laissait pas indifférent. Ursula Olesen était une femme dont on avait envie de faire la connaissance, elle était d'ailleurs le professeur préféré de ses élèves, année après année, bien qu'elle n'y crût pas vraiment elle-même.

Un lundi d'octobre, il y avait quatre mois, une semaine et cinq jours de ça, Ursula avait reçu un mail d'une société du nom de Future Colours. Elle avait failli l'effacer. Elle recevait tant de publicités de ces revendeurs d'articles de peinture, qui tous surestimaient grossièrement les budgets de l'établissement, qu'elle ne souhaitait pas décevoir un fournisseur potentiel de plus. Pourtant, quelque chose de concis, d'amical dans le message avait éveillé sa curiosité. Le propriétaire de la société, un certain Jakob Heurlin, souhaitait inviter l'école d'Egebjerg à tester gratuitement une nouvelle série de couleurs acryliques. La spécificité des couleurs Future, expliquait M. Heurlin, résidait dans le fait qu'elles étaient écologiques, résistantes à la lumière et cependant suffisamment bon marché pour que les établissements scolaires aux budgets relativement modestes en aient les moyens.

Sans y réfléchir davantage, Ursula avait donné un rendez-vous au fabricant trois jours plus tard. Le jeudi après-midi était réservé à l'administration, au rangement, à la planification et autres choses de ce genre – pourquoi pas à un rendez-vous avec un fournisseur, s'était-elle dit en cliquant sur l'icône « envoyer ». Si le projet s'avérait sans intérêt, elle pourrait toujours s'en débarrasser.

Jeudi à quatorze heures, elle se tenait derrière le rideau de

l'atelier et l'avait observé, alors qu'il sortait de sa voiture, un vieux break portant le logo Future Colours sur le côté. Était-elle tombée amoureuse immédiatement ? Était-ce au moment où il avait claqué la portière qu'elle avait été éblouie par ses cheveux brillants, d'un blond clair ? Ou était-ce quand il avait ouvert le coffre en sifflotant et soulevé un carton visiblement lourd pour le poser sur un diable jaune à la peinture écaillée ? Ou plutôt quand il avait poussé le chariot devant lui sur le chemin dallé et qu'elle avait remarqué sa jeunesse ? Non, songeait-elle, c'était arrivé quelques secondes plus tard, lorsqu'elle avait ouvert la porte et qu'ils s'étaient trouvés face à face. Il souriait jusqu'aux yeux et il lui avait semblé que la teinte de ses prunelles s'était légèrement intensifiée à l'instant où il avait braqué son regard sur le sien. Non, ça ne pouvait pas être vrai.

Il avait peiné à faire entrer le diable dans l'atelier et lui avait serré la main. Il la regardait dans les yeux. Il lui avait souri. Et souri encore. Il avait soutenu par la suite que pour lui aussi ç'avait été l'amour au premier regard mais Ursula avait du mal à le croire. Elle-même avait été si bouleversée qu'elle avait craint de trébucher quand elle avait lâché sa main, quitté son regard, et qu'elle s'était retournée pour passer devant lui en direction du petit coin en encorbellement où elle avait l'habitude de se tenir pour ses entretiens informels avec les élèves, quand ils venaient, un par un, lui confier leurs amours, leur nostalgie, leur crainte des examens et, à la fin de l'année, leurs regrets que leur temps à Egebjerg touche à sa fin.

« Café ? » Elle avait préparé à l'avance des tasses et un thermos sur la table basse. Le bow-window était rempli de plantes vertes en pots, asparagus, plantes araignées, arbres de jade.

« Comme on est bien ici », avait dit Jakob en passant une main caressante sur le dossier d'un fauteuil. Ses doigts étaient longs, fins ; les ongles parfaitement propres. Il avait souri à nouveau et Ursula s'était empressée de s'asseoir, se sentant prête à passer à l'acte. Elle se réprimandait intérieurement : ce que tu es ridicule, avec ta lubricité de vieille dame. Arrête.

« Vous prenez du sucre ? » Sa main tremblait un peu quand elle lui avait tendu sa tasse pleine.

« Non merci. » Leurs doigts s'étaient effleurés. Elle avait eu l'impression de fondre à l'intérieur.

Jakob avait commencé à parler de ses couleurs, il tirait un pot après l'autre du carton, lui montrant les belles étiquettes rédigées en anglais, dans un style romantique. Il avait fait la démonstration de l'innocuité des produits en débouchant un tube de peinture verte dans laquelle il avait appliqué son index pour ensuite le lécher en riant, la regardant dans les yeux. Rien d'intentionnellement provocateur dans son geste, pas de flirt ostensible, aucune vulgarité, et pourtant cela touchait Ursula directement au ventre, au point qu'elle n'aurait tenté de se lever qu'en cas d'extrême urgence.

« Urs ? » Une jeune fille avait fait irruption par la porte et s'était arrêtée net à la vue de Jakob Heurlin. « Pardon, je reviens plus tard », avait-elle ajouté en battant en retraite.

Ursula l'avait appelée : « Entre, Laura. » Une petite distraction était en effet la bienvenue. « Voilà Jakob Heurlin, il produit de très belles peintures... » Il s'était légèrement relevé et avait tendu la main, « ... et voici Laura Sommerdahl, elle passe le plus clair de son temps libre à peindre. Elle sera très probablement votre pilote d'essai numéro un, Jakob. »

Le fabricant et l'élève s'étaient serré la main en murmurant un salut et Ursula avait noté qu'à aucun moment Jakob n'avait manifesté autre chose qu'un intérêt poli pour l'adolescente bien faite qui, avec son ventre nu découvert, ses yeux en amande et l'élégance de son long cou, valait plus qu'un coup d'œil. L'idée lui vint qu'il était peut-être homosexuel. Oui, ça devait être l'explication. Les homos flirtent toujours avec les femmes d'un certain âge. Ça n'engage à rien, de quelque côté que ce soit, et c'est délicieux. D'une certaine manière sa découverte la décevait, mais d'une autre elle la soulageait. On pouvait bien se sentir attirée par un jeune homme si la relation était de toute façon impossible. Tout comme on pouvait fantasmer sur Robbie Williams ou Orlando Bloom, mais pas sur Frederik Gulløv, le jeune, hétérosexuel et tout à fait authentique professeur d'anglais de l'école.

Laura avait reçu le conseil qu'elle était venue chercher – dont Ursula ne pouvait pas se souvenir aujourd'hui, presque cinq mois plus tard, alors que chaque détail de cette journée restait gravé dans sa mémoire. L'entretien avec Jakob s'était terminé un quart d'heure plus tard. Il s'était levé, laissant le carton de couleurs et les brochures et avait tiré le chariot derrière lui jusqu'à la porte

d'entrée. C'est là qu'il s'était retourné et lui avait tendu la main. Comment s'étaient-ils retrouvés tout à coup, s'embrassant passionnément sur le pas de la porte ouverte sur la cour ? Ni l'un ni l'autre n'avait jamais pu y apporter une explication plausible, bien qu'ils soient revenus sur le sujet à maintes reprises. Ça n'en était pas moins ce qu'ils avaient fait. Et du baiser, en un long développement haletant, ils étaient passés à bien plus. D'abord sur la table de travail, au milieu des masses d'argile humide et d'un tas de chiffons – il était resté à Ursula assez de présence d'esprit pour rabattre la porte d'un coup de pied – ensuite dans son appartement à l'étage, sur son sofa, sur son lit d'une personne et demie. En fait, Jakob était demeuré là depuis, à l'exception d'une seule journée au début, une petite semaine après leur rencontre. Il n'avait pas dit où il allait, juste qu'il serait de retour le lendemain soir. Il lui avait manqué au point de la rendre malade ; elle était convaincue qu'il ne réapparaîtrait jamais. Mais il était revenu le lendemain comme il l'avait dit, avec deux valises et un carton de déménagement. Il semblait épuisé en poussant le chariot chargé de son attirail sur les dalles du chemin, las et consumé de chagrin, perdu dans de sombres pensées. Ursula avait supposé qu'il était rentré à Middelfart pour rompre avec une petite amie ou une épouse... Peut-être avait-il aussi des enfants ? Elle n'en savait rien. Il lui aurait sûrement confié ce à quoi il avait renoncé pour vivre avec elle, mais elle n'avait jamais eu le courage de le lui demander. Comme si le simple fait de poser la question pouvait briser le charme. Pas une seule fois au cours de leurs longues et merveilleuses vacances dans le Sud de la France, elle ne l'avait questionné sur les appels qu'il recevait sur son portable. Il s'isolait pour y répondre, en revenait triste et éteint. Elle s'était contentée de l'enlacer, de le taquiner, le faire rire, l'aimer jusqu'à ce qu'il oublie... ce qu'il avait à oublier.

Et maintenant ? Ursula tourna la tête et contempla la chevelure de Jakob que les rais de lumière avaient atteinte. Maintenant, elle était plus proche du bonheur qu'elle ne l'avait jamais été. En quoi avait-elle mérité toute cette béatitude ? Elle ne comprenait pas pourquoi il l'avait choisie, elle, quand il pouvait avoir toutes celles qu'il aurait voulues, mais, peu à peu, elle avait appris à l'accepter comme un fait. Elle était heureuse au point de songer, pour la première fois depuis de nombreuses années, à

mettre un terme à sa vie à l'internat dans un futur assez proche. Peut-être Jakob et elle devraient-ils réaliser le rêve qu'ils caressaient ensemble durant leurs longues nuits à somnoler, jaloux du besoin de sommeil de l'autre qui les séparerait bientôt pour un temps ? S'ils réalisaient ce rêve, il n'y aurait plus rien à quitter lorsque serait atteint l'âge stipulé dans le contrat. Elle pourrait se consacrer pour le reste de sa vie à ce pour quoi elle brûlait et avait du talent. Mieux encore : elle le ferait en compagnie de l'homme qu'elle aimait.

Ursula résolut d'aborder le sujet sérieusement le lendemain. Une telle décision ne se prend pas à la légère.

